

ne fait pas. Ce sont des entretiens familiers qui durent de trois à quatre heures, sans fatigue pour personne.

(A suivre.)

---

DERNIERS MOMENTS D'UN INDIGÈNE DE LÉRIBÉ.

Rien n'est émouvant comme de voir un païen se convertir, de l'entendre déclarer à ses compatriotes, assemblés pour assister à son baptême, qu'il renonce à tout pour suivre Jésus-Christ.

Il y a cependant quelque chose de plus saisissant encore, c'est de voir ce converti, après avoir prouvé la sincérité de ses convictions par une vie conforme aux enseignements du Seigneur, mourir plein d'assurance et de joie. Alors se trouve consommée l'œuvre du missionnaire et de tous ceux qui ont concouru au succès de ses travaux.

Nos frères du Lessouto et d'ailleurs nous ont fait assister plus d'une fois à des scènes de cette nature. En voici encore une, et des plus belles. C'est M. Coillard, de *Léribé*, qui nous la décrit :

« Hier, une foule émue se pressait, au cimetière, sur le bord d'une fosse ouverte. Des sanglots couvraient les chants funèbres et les exhortations. Tout témoignait d'un deuil général. C'est notre fidèle Yohanne Eukélé, c'est sa dépouille mortelle que nous venions rendre à la poudre. Pardonnez-moi de vous parler de notre deuil quand vous en avez tant autour de vous. C'est que vos amis de Léribé ont fait une perte bien grande !

« A mon arrivée dans cet endroit, j'y trouvai quatre hommes qui me reçurent avec un empressement tout particulier et m'entourèrent d'une affection qui ne devait jamais se démentir. Deux d'entre eux nous ont déjà quittés. L'un, Ezéchias Pagamotsi, enfant prodigue dont nous avons salué

avec joie le retour à la maison paternelle, est mort comme un héros en défendant sa patrie. L'autre, c'est Yohanne Enkélé, les prémices de mon ministère. — Je le vois encore se dévouant pour moi, avant même qu'il eût cessé d'être païen. Je le vois surtout pleurant sur ses péchés, s'enquérant du chemin du salut, puis quittant tout pour suivre et servir le Seigneur. Pendant longtemps, il fut mon seul catéchumène. Nous avions notre *réunion* à deux, où, tout endimanché, assis sur une natte, la main sur la bouche, ses grands yeux fixés sur moi, il s'efforçait de deviner ce que, dans mon mauvais langage d'alors, j'essayais de lui enseigner. Il fit plus que deviner, il comprit ; il saisit les grandes vérités éternelles, et ses progrès dans la connaissance du Seigneur furent de vrais pas de géant.

« Pendant que, par son affection et son dévouement pour nous, il répandait les plus grandes douceurs sur notre vie missionnaire, il se faisait une bonne place dans l'Église et y devenait mon bras droit. C'est l'homme le plus vrai que j'aie jamais connu. Je ne l'ai jamais entendu médire de qui que ce soit : mais je ne l'ai jamais surpris non plus taisant la vérité. C'était un Boanerges. Dans nos courses d'évangélisation, que j'aimais à écouter les discours pleins de feu qu'il adressait aux païens ! Nul de nous n'oubliera ses allocutions dans nos réunions fraternelles. Il avait appris à parler court, mais avec une force qui était celle de la conviction. Son éloquence était celle du cœur.

« Sa maladie a été longue, et il a beaucoup souffert. Nous le visitions fréquemment, et toujours il nous édifiait. Il nous disait avec un calme parfait que sa fin approchait, que son désir était de déloger pour être avec Christ. Lorsque sa vieille mère et sa femme ne pouvaient plus retenir leurs larmes, il les reprenait : « Pourquoi pleurez-vous ? » disait-il, « cette maison est une maison de paix et de joie. » Entendait-il prier pour son rétablissement, son visage s'assombrissait. « Oh ! mes amis, » s'écriait-il, « vous ne savez pas

« ce que vous demandez quand vous voulez ainsi retarder  
« mon arrivée à la maison et me retenir dans ce monde de  
« péché! »

« S'affaiblissant de plus en plus, il en vint à ne pouvoir  
parler qu'avec de grands efforts. Mais son esprit était tou-  
jours lucide. « Mon corps est déjà tout mort, » me disait-il  
un jour, « mais mon cœur est plein de vie. N'ayez pas d'in-  
« quiétude, tout est paix au dedans de moi. Salue ta mère  
« pour moi, mon pasteur, c'est ma grand'mère. Dis aux  
« enfants de Dieu de persévérer, et bientôt nous nous re-  
« trouverons là-haut. » — Il me demanda, une autre fois, de  
lui relire Luc IV, 18 : « L'Esprit du Seigneur est sur moi. »  
Évidemment, la suite avait trouvé de l'écho dans son cœur. —  
« Yohanne, » lui disje, « tu vas bientôt traverser le Jour-  
« dain ; as-tu peur? — « Non, » répondit-il, « le Seigneur est  
« avec moi, je ne crains rien. » — « Bientôt tu entreras au  
ciel, et nous, nous ne tarderons pas à t'y suivre, et alors,  
nous serons toujours ensemble, louant le Seigneur. » Les  
larmes aux yeux, il répéta à plusieurs reprises : « Oui, en-  
« semble... louant le Seigneur. »

« Pendant sa maladie, et jusqu'à son dernier soupir, il a  
voulu qu'on lui chantât surtout son cantique favori : *Yoko ea  
hao é bobébé* ; Oh ! que ton joug est facile ! etc. Cette admi-  
rable imitation de notre beau cantique français était en par-  
fait accord avec sa vie religieuse, et voilà pourquoi il l'ai-  
mait tant.

« Un soir, comme je venais de me retirer, un des chrétiens  
qui le soignaient, tout effrayé de l'altération de ses traits,  
lui dit : « Oh ! mon frère, tu t'en vas, sans prendre congé de  
« nous !..... » — « Je m'en vais, » répondit-il, « je ne  
« m'arrête plus, je vais en avant ! »

« Quelques instants plus tard, il était arrivé au terme de  
son voyage : à la maison.

« Voilà l'homme, le frère, l'ami que nous pleurons. C'était  
un de ceux que le Seigneur nous avait promis, à nous, quand

il a dit que ceux qui, pour l'amour de lui, quitteraient tout, père, mère, frère et sœur, etc., en recevraient, même dans cette vie, cent fois autant : des pères, des mères, des frères, des sœurs. Mais que ce coup nous paraît dur et mystérieux, dans ce moment surtout où l'œuvre nous déborde, où les besoins se multiplient, et où notre nombre est si insuffisant ! Comment nous passer de Yohanne?... Le Seigneur ne nous a pas demandé notre avis. Il est resté sourd à nos prières. « C'est une perle, » disions-nous de notre ami, « une colonne dans l'Église ! » Nous aurions voulu le garder pour nous ; mais le Maître en avait besoin pour en orner son palais. Il l'a pris à lui.

« F. COILLARD. »

---

UNE NOUVELLE ÉPREUVE DISPENSÉE A M. LE MISSIONNAIRE  
ARBOUSSET.

On apprendra avec le plus vif regret qu'un accident fort grave est survenu à ce cher et digne serviteur du Christ. Après avoir présidé une réunion d'édification dans une des dépendances de l'Église de Saint-Sauvant qu'il dessert depuis son retour de Taïti, il reprenait, de nuit, le chemin de son domicile, lorsque son pied a rencontré un de ces petits tas de boue sèche que les villageois oublient trop souvent devant leurs portes. Il est tombé et s'est cassé la jambe. Heureusement que l'instituteur de Saint-Sauvant et un jeune homme l'accompagnaient. Ils l'ont relevé et porté dans la maison la plus proche. On s'est hâté d'aller avertir sa fille aînée et un médecin, qui l'ont ramené chez lui avec tous les ménagements possibles. Il attend avec beaucoup de patience, au milieu des plus vives douleurs, le résultat des soins que l'on a donnés au membre fracturé. Demandons à Dieu, avec instance, que la santé de notre frère ne soit pas sérieusement altérée